

Chapitre 1

Amos, août 1990

Un ciel d'orage noir et menaçant se profilait à l'horizon. La canicule persistante des derniers jours atteignait son paroxysme. Cette température suffocante rendait chaque geste pénible. Émile Caron était arrivé tôt. Il avait garé sa voiture devant l'impressionnant bâtiment de la prison d'Amos. Son père finissait de purger sa peine ce jour-là et il ne connaissait pas l'heure de sa sortie. De crainte de le manquer, il avait donc décidé d'être sur place à la pointe du jour. Il abaissa sa vitre. Une légère bruine vint lui mouiller le visage, mais il n'y prêta pas attention.

Le jeune homme de trente-deux ans n'avait pas dormi de la nuit. Malgré la chaleur accablante, il frissonnait. C'était sa sœur Fabienne qui lui avait appris la nouvelle, en fin d'après-midi la veille, et ses propos le tourmentaient.

— Le procureur a appelé, avait-elle dit d'une voix qu'il avait devinée anxiouse et mal assurée. Le monstre sort de prison demain.

— Vraiment? Je n'étais pas au courant. Tu as reçu l'information aujourd'hui?

— Non, hier en soirée. Et j'ai peur.

— Sois sans inquiétude, Fabienne. Il ne pourra rien te faire. La justice va l'avoir à l'œil.

— C'est vague, la justice! Je crains pour notre mère

également. Elle a reçu une lettre de lui exigeant son retour à la maison du Rang 6. Tu le savais?

— Oui, maman me l'a dit. Mais ne t'alarme pas, elle est en sécurité chez Denise et elle a finalement accepté qu'une demande de divorce pour brutalité conjugale soit déposée. Il devrait se tenir coi. Dans le fond, comme c'est un peureux qui ne s'en prend qu'aux plus faibles que lui, il va redouter la justice, dorénavant.

— J'ai peur quand même.

— Sois tranquille. Gabriel te protège et moi aussi je vais veiller sur toi.

— Oui, je suis contente que vous soyez là, surtout après ce qui est arrivé à Richard.

À l'évocation de son frère jumeau, Émile avait ressenti un serrement douloureux à la poitrine. Le souvenir de cet autre drame s'était imposé à son esprit, et c'était à ce moment qu'il avait pris la décision d'assister à la sortie de prison d'Ovide Caron, son père.

— Je te remercie de me rassurer, mais tu téléphonais pour quelle raison? avait demandé Fabienne.

Sa pensée était perdue dans les brumes du passé. Aussi s'empessa-t-il de mettre fin à la conversation.

— Je voulais parler à Gabriel, mais je rappellerai.

De sa voiture, Émile apercevait la lourde porte de la prison. Il avait vu arriver et partir les employés au changement de quart de huit heures. Le ballet des automobiles qui s'entrecroisaient l'avait occupé un instant, sans altérer sa concentration ou ébranler sa décision de se trouver là. Ses mains tremblaient quand il pensait à cet homme dont les gestes et les comportements avaient eu un impact si négatif sur la vie de ses enfants. Ce père leur avait laissé des séquelles indélébiles avec lesquelles ils devraient vivre jusqu'à la fin de leur existence.

Il approchait dix heures trente et il ne le voyait toujours pas sortir. Il espérait que le procureur ne se

soit pas trompé, car il n'était pas certain d'avoir le courage de revenir un autre jour avec la même détermination.

Dans un insupportable grincement d'acier, l'ouverture de la porte vint interrompre sa réflexion. Un homme apparut sur le trottoir: c'était lui, Ovide Caron, le teint blafard de quelqu'un qui n'avait pas lézardé au soleil depuis longtemps. Émile ressentit un curieux malaise de le voir aussi pâle. Son père était un travailleur forestier au visage ordinairement buriné par le vent. Son frère Gilles s'amusait à dire que c'était les flammes de l'enfer qui le léchaient et lui faisaient la peau cuivrée.

L'évocation du diable lui donna le courage de quitter sa voiture. Il se tint en face de l'homme debout de l'autre côté de la rue et s'approcha lentement de lui. En le reconnaissant, Ovide eut un rictus méprisant et lui cria avec arrogance :

— Tiens! Si c'est pas mon grand niaiseux! T'as décidé de venir chercher ton père, ou tu veux seulement te moquer de lui?

Émile se taisait, se contentant de fixer intensément cet homme qu'il haïssait depuis si longtemps.

— Quand j'ai plaidé coupable, tu as dû être déçu de ne pas pouvoir débiter en Cour tes sales histoires?

Son fils gardait toujours le silence, ce qui agaçait le père.

— J'ai déjà demandé un taxi; il va arriver d'une minute à l'autre. T'es juste un grand pissou qui a peur de son ombre et qui s'est caché dans les jupes de sa sœur pour dénoncer son père! Tu peux partir, j'ai pas besoin d'un flanc mou comme toi pour rentrer à la maison.

Parvenu à la hauteur de son fils, il le poussa rudement à l'épaule.

— Allez! Tasse-toi et laisse-moi passer!

Le jeune homme fut déséquilibré et recula d'un pas. Les craintes anciennes ainsi que les douleurs jamais oubliées affluèrent à sa mémoire et des larmes lui montèrent aux yeux. En voyant le regard de son fils s'embuer, Ovide décida de le blesser davantage.

— T'as rien d'un homme! T'es juste une femmelette! dit-il en le frappant de nouveau à l'épaule. Fiche-moi la paix et dégage!

Pour la première fois de son existence, Émile fixa son père dans les yeux et supporta sans broncher sa méchanceté. Il revit dans les prunelles noires et cruelles les horreurs qui avaient pavé sa vie et celle de tous les membres de sa famille. Il sentit son poing se crisper, et sa main frôla le couteau attaché à sa ceinture. Instinctivement, dans un mouvement de défense, il s'en saisit et frappa son père à l'abdomen, sous le sternum. L'esprit d'Émile Caron tourbillonnait et l'entraînait entre ciel et terre, dans une valse de sons et de lumières qui lui semblait irréelle. Son contact avec le monde extérieur s'amenuisait et il se dissociait du présent.

Ovide Caron ne ressentit aucune douleur, seulement une impression de froid à l'intérieur du corps. Il porta la main droite à sa blessure. Un sang chaud coulait abondamment entre ses doigts. Les yeux hagards, il chancela en fixant son fils. Il entendait Émile, comme dans un écho lointain, réciter d'une voix rauque les noms de ses frères et sœurs. Il ne pouvait plus tenir debout. À travers le rideau de brouillard qui se levait autour de lui, il voulut s'agripper à l'épaule de son fils, mais il le vit reculer d'un pas. Il s'écroula au sol. Figé telle une statue de bronze, Émile ne fit aucun geste pour le retenir. Il ne vit ni n'entendit le chauffeur de taxi stationner son véhicule dans un crissement de freins et se précipiter vers eux.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda le nouveau venu

dans un cri, en s'agenouillant près du malheureux étendu par terre autour duquel une mare de sang s'élargissait à vue d'œil.

— Allez chercher de l'aide! ordonna-t-il en jetant un regard suppliant à l'homme debout près du blessé.

Émile tourna les talons et se dirigea vers sa voiture. Il ouvrit la portière et se glissa sur le siège. Sa main droite était maculée de sang, mais il n'essaya pas de la nettoyer. Sa tête retomba contre l'appuie-tête et il laissa couler les larmes qu'il retenait depuis son enfance. Noyé dans un halo qui lui semblait irréel, il percevait la voix du chauffeur de taxi crient à l'aide.

Quelques minutes plus tard, les sirènes hurlantes d'une ambulance et de plusieurs véhicules de patrouille se firent entendre. Il ressentit un immense vertige quand les policiers le sommèrent de sortir de la voiture. En levant le bras droit, il remarqua que le sang séchait sur sa main et devenait plus foncé. C'était ce sang qui coulait dans ses veines. Il se sentit défaillir. Une femme en uniforme ouvrit la portière de sa voiture. Il s'en extirpa péniblement et se tint le plus droit possible devant les agents qui le pointaient de leurs armes. Un homme vêtu en civil s'approcha du groupe et s'adressa à lui.

— Le chauffeur de taxi me dit que vous étiez auprès du blessé quand il est arrivé sur les lieux. Est-ce que vous pouvez me le confirmer?

Émile jeta un regard vers les gens qui s'agitaient à quelques pas de lui. Il vit un ambulancier procéder à un massage cardiaque sur le corps ensanglanté, tandis qu'un second pressait un ballon d'air contre sa bouche. En apercevant le couteau planté dans le corps de son père, il eut un frisson qui le secoua des pieds à la tête.

— Oui, j'étais là, finit-il par articuler en sortant de sa torpeur.

L'homme en civil le regardait intensément; il

paraissait étonné de son calme. Il ne pouvait pas deviner qu'Émile n'arrivait plus à contrôler les battements désordonnés de son cœur. Dans une boule de lumière, il revoyait la lueur d'incompréhension qui s'était brièvement allumée dans les yeux de son père au moment où il s'était écroulé, et les voix qui lui parvenaient hachurées lui donnaient l'impression de se trouver dans un vieux film à la trame usée.

— Je suis Guy Duhamel, dit le détective en bras de chemise. Vous me semblez le seul témoin de cette tentative d'assassinat et quelqu'un de plutôt impliqué, si je me fie au sang que j'aperçois sur votre main droite.

Le jeune homme ne le regardait pas. Son attention était retenue par la civière que poussaient deux infirmiers vers une ambulance qui attendait, gyrophares tournoyants. Une fois que le véhicule fut parti dans le hurlement de sa sirène, il se retourna vers le policier. L'homme avait la chemise collée à la peau et ses cheveux plaqués à son crâne par l'humidité laissaient échapper quelques gouttelettes qui ruissaient le long de son cou. Émile prit conscience de la chaleur étouffante qui l'écrasait. Il sentait également la sueur perler à son visage, mais il ne fit aucun geste pour l'essuyer. Il tendit ses poignets vers Duhamel.

— Vous pouvez m'arrêter, murmura-t-il d'une voix à peine audible. C'est moi qui ai poignardé cet homme.

Le détective le fixait intensément.

— Émile, dit-il, vous pouvez attendre la présence de votre avocat pour passer aux aveux.

En raison de la confusion qui régnait dans son esprit, il ne remarqua pas que l'enquêteur l'avait appelé par son prénom.

— Je n'ai pas d'avocat.

Duhamel se rendait compte que le prévenu manifestait un certain embarras. Il fit signe aux policiers de lui

mettre les menottes et de le conduire au poste. Il n'offrit aucune résistance. Le détective les regarda partir en se disant qu'il n'avait vraiment pas besoin d'une telle histoire de crime à quelques semaines de sa retraite, d'autant moins qu'il connaissait l'accusé et le tenait en haute estime. Une intuition renforcée par l'expérience lui laissait croire que cet attentat n'était pas aussi simple qu'il y paraissait au premier coup d'œil.

Il se dirigea vers la voiture abandonnée sur place par le présumé coupable, tandis que son groupe d'intervention délimitait la scène et s'affairait à prendre des photos et à chercher des indices. Un gardien de prison alerté par le brouhaha s'approcha de lui avec l'intention évidente de lui raconter ce qu'il savait de l'événement.

— Cet homme que les ambulanciers viennent d'emmener, c'est Ovide Caron. Il sortait de l'établissement quand il a été attaqué. Il avait purgé sa peine. Il n'a vraiment pas eu de chance.

— Vous êtes certain que c'était Caron? demanda Duhamel, intrigué.

Émile aurait tenté de tuer son père? Le détective était étonné. L'idée lui était venue à l'esprit en reconnaissant le jeune homme, mais il n'arrivait pas à y croire. Il avait connu la famille Caron lors de l'arrestation d'Ovide en 1987, et jamais il n'aurait imaginé que ce garçon puisse commettre un tel geste.

— Ovide Caron! Je n'arrive pas à y croire! dit-il pour lui-même.

Le gardien avait entendu sa réflexion.

— J'en suis absolument certain. C'est moi qui lui ai ouvert la porte quand il a quitté la prison.

Duhamel eut un sourire de remerciement à l'adresse du geôlier et lui tourna le dos. Trois ans plus tôt, quand il avait participé à la douloureuse affaire qui avait mené à l'arrestation d'Ovide Caron, il avait côtoyé Émile et sa

sœur Fabienne, deux jeunes gens admirables que la vie n'avait pas épargnés. Il y avait eu ce curé, aussi, Gabriel Valcourt, qui s'était investi avec dévouement pour aider la famille en détresse. Le détective avait encore en mémoire cette cause pendant laquelle il avait croisé le diable. Ce n'était pas une rencontre que l'on faisait tous les jours.

Ovide avait plaidé coupable et avait été condamné à deux ans moins un jour, une peine à purger dans sa totalité à la prison provinciale d'Amos. Les membres de sa famille avaient été déçus de la légèreté de la sentence, mais ils l'avaient acceptée. En tout cas, c'était ce que lui avait cru. Il n'arrivait pas à imaginer qu'Émile ait pu avoir l'intention de tuer son père. S'était-il passé autre chose de grave depuis la condamnation? Était-il possible que tout n'ait pas été dit à l'époque, même si l'accusé avait reconnu les faits? Pour en savoir davantage, il n'avait qu'à se rendre au poste de police et à interroger Émile qui, de toute évidence, était prêt à collaborer avec la justice.

Juste comme il se décidait pour cette ligne de conduite, l'orage éclata. La lueur zigzagante d'un éclair déchira le ciel de bas en haut, suivie immédiatement d'un roulement de tonnerre assourdissant. Une pluie drue se mit à tomber. Duhamel courut se réfugier dans sa voiture en rouspétant contre la nature déchaînée qui s'empressait d'effacer les éléments de preuve de la scène du crime.

*

Esther Aubry se réveillait lentement et s'étirait paresseusement dans son lit de jeune fille, qu'elle retrouvait avec plaisir après une longue absence. Il était onze heures trente du matin. Elle qui sortait habituellement du lit

dès les premières lueurs de l'aube semblait heureuse de paresse, pour une fois. À contrecœur, elle se leva, alla vers la porte-fenêtre et fit glisser les rideaux. En voyant un ciel obscur qui annonçait l'imminence d'un orage, elle retourna rapidement se blottir sous les couvertures.

Elle appréciait la climatisation de la maison de son père. Dans son condominium du Plateau-Mont-Royal, elle n'avait pas connu cette douce fraîcheur durant les jours de grande canicule. Elle tourna la tête vers la fenêtre et se plut à contempler le faîte des arbres gorgés d'humidité, immobiles sur un fond noir et lourd que zébraient quelques éclairs. Moins de six mois plus tôt, elle pensait encore qu'elle ne reviendrait jamais habiter et professer en Abitibi. Le décès subit de sa mère quelques jours avant Noël l'avait conduite à la réflexion qui la ramenait à présent dans la maison de son enfance. Après l'enterrement, elle en avait discuté avec son père.

— Si tu reviens à Amos, lui avait-il dit, les causes que tu défendras ne seront pas aussi importantes que celles dont tu pourrais être chargée à Montréal. Il faut réfléchir avant de prendre une telle décision. Pour une criminaliste de ta trempe, qui a des plans de carrière bien précis, l'Abitibi, avec sa population restreinte, n'offre pas autant de possibilités de travailler sur de grands procès.

Charles Aubry possédait un des plus prestigieux cabinets d'avocats de la ville d'Amos, et même de l'Abitibi-Témiscamingue. Il avait éprouvé beaucoup de fierté quand sa fille unique avait été reçue au barreau et, plus tard, lorsqu'elle était devenue criminaliste. À trente-quatre ans, elle s'était déjà taillé une place de choix dans le nec plus ultra du monde juridique québécois.

— Je sais, avait-elle répondu, taquine. Mais je suis prête à venir travailler avec toi et profiter de ton expérience, à défendre des querelles de clôture et des assassinats de belle-mère.

Elle était arrivée à Amos depuis une semaine et avait rendez-vous cet après-midi-là avec Charles et son associé Roger Perron à leur cabinet, Aubry, Perron et Associés. Son père voulait faire les choses dans les règles et la recevoir à son bureau comme il l'aurait fait pour n'importe quel autre avocat que Roger et lui auraient engagé.

Elle décida de se lever et d'aller se préparer un délicieux café, sa boisson préférée. Elle emprunta avec nostalgie le grand escalier cintré en se rappelant sa mère, Carole. Elle était si jolie, les soirs de fête, quand elle le descendait en souriant, heureuse de rejoindre son mari et sa fille qui l'attendaient au salon. Or, à Noël dernier, elle n'était plus là. Deux semaines plus tôt, un infarctus l'avait entraînée dans la mort en quelques heures. Esther se sentait encore chagrinée de n'être pas arrivée à temps pour la serrer sur son cœur une ultime fois.

Pour chasser ce triste souvenir, elle décida d'allumer la radio. C'était le début du bulletin des nouvelles de midi.

« Un homme a été poignardé en face de la prison d'Amos vers dix heures trente ce matin, disait l'annonceur maison. Il a été transporté à l'hôpital où l'on craindrait pour sa vie. Un suspect a été arrêté relativement à ce drame et il est actuellement détenu au poste de police de la ville. Nous vous tiendrons au courant des derniers développements dans cette affaire dès que nous en serons informés. »

« Tiens, pensa Esther, et papa qui disait que, dans sa belle ville d'Amos, il n'y avait jamais de crime crapuleux, ou alors très rarement! »

Elle cassa la croûte lentement au bout de la table de cuisine en espérant entendre d'autres détails sur l'attentat du matin, mais il n'en fut plus question. Elle monta à sa chambre revêtir un seyant tailleur bleu ciel en harmonie avec la couleur de ses yeux, sur le revers

duquel elle épingla une broche ornée d'un saphir, la préférée de sa mère. Elle la caressa du bout des doigts avec un brin de nostalgie.

Tel que convenu, Esther se présenta au cabinet de son père à quinze heures précises, sachant que Charles Aubry accordait beaucoup d'importance à la ponctualité. Elle voulait lui montrer avec quel sérieux elle désirait faire partie de son équipe. Son père n'eut pas à la présenter à son associé, puisqu'elle le connaissait depuis son enfance. Ravi de la revoir, Roger Perron lui tendit les bras, et ce fut avec plaisir qu'elle répondit à son accolade. Esther remarqua que son père, assis derrière son bureau, avait levé le bras et se triturait une mèche de cheveux. Elle le connaissait suffisamment pour savoir que c'était là un signe de nervosité, mais elle préféra lui laisser l'initiative d'entamer l'entrevue. Après les formules de salutations, il s'adressa à elle directement.

— Roger et moi avons décidé de te confier une cause importante, qui te permettra d'entrer de plain-pied dans le monde de la justice amossoise.

— Vraiment? Je vois que vous m'attendiez!

— Il y a à peine quelques minutes, nous avons reçu un appel du juge Fortin nous demandant si nous accepterions de représenter d'office une personne qui n'avait pas d'avocat.

— Vous me suggérez de m'imposer à quelqu'un qui aimerait se défendre lui-même?

— Pas exactement, spécifia Roger qui intervenait pour la première fois. À ce qu'on m'a dit, il s'agit d'un homme qui reconnaît sa culpabilité avant même la mise en accusation.

— Et il se dit coupable de quoi? interrogea Esther, intriguée.

Perron jeta un œil à Charles et poursuivit.

— De tentative de meurtre.

— Avez-vous d'autres détails?

Certes, elle n'allait pas donner son accord à la proposition sans en avoir appris davantage sur la cause. Mais la sonnerie du téléphone leur imposa une courte pause à tous au cours de laquelle elle réfléchit intensément. Charles Aubry décrocha le combiné.

— Je vois, répondit-il simplement, avant de raccrocher.

Il s'adressa à Esther et à son associé assis en face de lui.

— C'est maintenant une affaire de meurtre, déclara-t-il, car la victime vient de mourir. C'était le juge Fortin. Il tenait à nous informer de ce dernier développement dans la cause que tu auras à défendre.

— Voilà toute une précision! Est-ce que je pourrais en savoir davantage, avant de dire oui?

— L'attentat a eu lieu devant la prison, au milieu de l'avant-midi.

Esther manifesta sa surprise.

— J'ai entendu l'histoire dont vous faites mention à la radio, aux nouvelles ce midi.

— C'est possible qu'on en ait parlé.

— Je parie que ni l'un ni l'autre de vous deux ne veut prendre cette cause parce qu'elle est perdue d'avance! Un assassin qui s'accuse avant l'enquête préliminaire ne laisse pas beaucoup de marge de manœuvre à l'avocat chargé de sa défense... Ai-je le choix d'accepter?

Les deux hommes se regardèrent.

— Non! répondirent-ils en chœur.

— Je constate que vous désirez saboter ma carrière en Abitibi avant même qu'elle ne débute.

Se tournant vers son père qui agitait sa touffe de cheveux de plus en plus vite, elle adopta le vouvoiement pour donner un air plus solennel à la conversation.

— Si vous voulez que je retourne à Montréal, maître

Charles Aubry, il n'est pas nécessaire de passer par un tel détour pour me le faire comprendre.

— Loin de moi une idée de ce genre, maître Esther, répondit le magistrat en souriant. Mais chaque être humain a droit à une défense pleine et entière, et je crois qu'avec tes connaissances de criminaliste tu peux le représenter avec brio.

Devant l'air perplexe de sa fille, il ajouta :

— Je ne t'apprends rien en te rappelant qu'une évidence peut cacher des surprises. C'est là que le talent d'un bon avocat entre en ligne de compte.

Il se leva, passa derrière sa chaise et plaça ses mains sur ses épaules.

— À toi de jouer, maître Aubry!

Esther perçut la fierté paternelle derrière ce défi et, dans la pression de ses mains posées sur elle, elle devina sa tendresse. Elle se leva et fit face à cet homme qu'elle admirait et aimait infiniment.

— D'accord! J'accepte de représenter cet homme même si c'est un procès perdu d'avance. Comme tu le dis si bien, chacun a le droit d'être défendu. Où se trouve mon client, en ce moment?

— Au poste de police. J'ai insisté pour que personne ne l'interroge avant ton arrivée.

— Vous n'avez jamais pensé que je pourrais refuser, à ce que je vois!

— Non, je connais ta détermination. J'étais convaincu que la cause ne te ferait pas peur, peu importe ses difficultés. Il y a là un défi comme tu les aimes. Pour le reste, je te fais confiance, tu vas faire le maximum. La personne que tu auras à défendre s'appelle Émile Caron.

Esther décida de ne pas répliquer. Elle eut un sourire entendu en direction de son père et se dirigea vers la porte. Elle avait un client à rencontrer, son premier en Abitibi.

Elle retrouva facilement le poste de police de la ville d'Amos. C'était un énorme bâtiment au cœur de la ville qui l'avait toujours intriguée, mais à l'intérieur duquel elle n'était jamais entrée. L'orage de la matinée avait fait place à un soleil éclatant qui rendait ces lieux plus accueillants. Aussi, elle se sentit ragaillardie en pénétrant à l'intérieur. Elle se présenta à la préposée et Guy Duhamel arriva rapidement pour la recevoir.

— Je suis heureux de vous revoir, maître Aubry. Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi, mais je faisais partie de l'escouade policière qui vous rendait visite quand vous fréquentiez l'école secondaire. Je vous avais remarquée à cause des questions que vous ne manquiez jamais de poser. Vous aviez déjà à l'époque la curiosité nécessaire à un bon avocat. Suivez-moi, je vous conduis à votre client.

Esther lui emboîta le pas.

— Maître Charles Aubry nous a téléphoné pour nous aviser que vous assumeriez la défense d'Émile Caron. Est-ce qu'on vous a avertie que son père était décédé?

Esther s'arrêta brusquement et se tourna vers le détective.

— Cet homme a assassiné son père? demanda-t-elle, ahurie.

— Oui... Vous n'étiez pas au courant?

— Non. Je savais qu'il se reconnaissait coupable du crime, mais pas qu'il s'agissait de son père.

Duhamel reprit sa marche vers la salle où était détenu Émile Caron, mais l'avocate ne bougeait pas. Il revint vers elle.

— Vous voulez toujours le rencontrer?

Elle hésita un instant.

— Est-ce que je peux le voir seule?

Le policier eut un moment d'incertitude, mais il acquiesça. Il ouvrit une porte et lui fit signe d'entrer.

— Un agent va demeurer avec vous. Cet accusé peut être dangereux.

Esther lui indiqua d'un regard qu'elle acceptait cette présence et entra dans la pièce. Son client était assis au bout d'une table de bois. Il parut ne pas être conscient de son arrivée et ne releva même pas la tête. Elle en profita pour l'examiner. Elle s'attendait à voir un type à l'allure débraillée et à la barbe longue, mais Émile Caron était un bel homme qui, manifestement, prenait soin de son apparence. À en juger par ses traits, il abordait la trentaine. En le voyant vêtu d'une tenue de couleur claire, Esther ne pouvait croire qu'il était l'auteur de ce meurtre dont il s'accusait lui-même. Elle s'approcha de la table et se tira une chaise. Le bruit attira l'attention de son vis-à-vis.

— Je me présente : Esther Aubry. Je suis votre avocate désignée d'office.

L'homme ne répondit pas. Il se contenta de la fixer d'un air absent.

— J'ai su que vous reconnaissiez votre culpabilité.

Le silence le plus total persistait.

— Je vous suggère de ne plus rien raconter à ce sujet avant que nous ayons déterminé une ligne de défense. Vous aviez sûrement un motif sérieux, pour tuer votre père à sa sortie de prison.

Esther vit une lueur d'intérêt s'allumer dans les yeux d'Émile.

— Si je comprends ce que vous venez de dire, il est mort? interrogea-t-il.

La voix d'Émile était grave et douce à la fois.

— Vous ne le saviez pas?

— Non, on ne me l'avait pas dit.

Le jeune homme leva les mains et y enfouit son visage. Esther remarqua le tremblement qui l'agitait. Elle respecta un moment de silence pour lui permettre de se ressaisir, puis poursuivit.

— Est-ce que vous êtes au courant qu'un meurtre avec ou sans prémeditation peut entraîner une condamnation à la prison à vie, sans possibilité de libération avant vingt-cinq ans? Pour assurer votre défense efficacement, je vais avoir besoin que vous m'expliquiez les raisons de votre geste.

Émile baissa les bras et eut un sourire résigné.

— Je pourrais avoir un verre d'eau? demanda-t-il en se penchant vers la table.

Il s'y appuya et déposa son front contre la surface de métal. Il frissonnait.

— Je me sens très mal, réussit-il à articuler avant de s'affaisser.

— Allez chercher de l'aide! cria l'avocate en se levant de son siège. Cet homme a un malaise.

L'ambulancier qui se présenta quelques minutes plus tard remarqua rapidement des signes de déshydratation avancée. Émile fut transporté d'urgence à l'hôpital Sainte-Thérèse d'Amos.

Esther quitta le poste de police avec le sentiment que cette histoire n'était pas aussi claire qu'elle le laissait présager. Elle se demandait si ce n'était pas pour cacher quelque chose ou protéger quelqu'un que son client acceptait les conséquences de son geste sans tenter de se défendre. Il y avait au fond de son regard une lueur de fatalisme qui la troublait. Elle avait besoin de réfléchir. La cause qu'elle venait de se voir octroyée lui semblait perdue d'avance et risquait de rendre bien difficile le début de sa carrière dans la région. Car ce procès serait sûrement très médiatisé.

Elle gara sa voiture près de la rivière à un endroit qu'elle affectionnait particulièrement. Le soleil de fin de journée jetait sur l'Harricana une lumière ambrée, fidèle à ses souvenirs de jeunesse. La chaleur était encore présente, mais l'humidité étouffante s'était dissipée

avec l'orage. Esther enleva sa veste et alla s'asseoir sur le rocher où elle avait si souvent regardé le jour faire place à la nuit. Elle tourna la tête vers la ville et vit se profiler sur l'horizon le haut dôme de la magnifique cathédrale de style romano-byzantin bâtie sur un promontoire, que l'on apercevait de chaque coin d'Amos. « Une grande merveille, disait son père. Son style la rend unique en Amérique du Nord, et c'est chez nous qu'elle se dresse fièrement. »

Elle porta de nouveau son regard vers la surface de l'eau qui étincelait dans la lumière diffuse du soleil couchant. Elle pensait à Émile Caron, qu'elle n'arrivait pas à percevoir en assassin. Cet homme lui avait inspiré un sentiment de calme et de bonté, sauf quand elle lui avait annoncé le décès de son père. Il avait alors eu un regard indéfinissable. Était-ce de la haine, de la douleur ou du chagrin? Elle ne le connaissait pas suffisamment pour discerner les émotions qui le bouleversaient.

Elle se leva et décida de rentrer. Il commençait à se faire tard et Charles devait l'attendre pour souper. Il était sûrement impatient de l'entendre lui relater sa rencontre avec son nouveau client. Maître Charles Aubry était un homme intègre que la justice avait passionné au plus haut point tout au long de sa carrière. À son arrivée, il était assis sur la galerie couverte et sirotait un verre de scotch, « la boisson qui guérit tous les maux », s'amusait-il à répéter. Il en offrit un à sa fille, qui le refusa en riant.

— Tu sais, papa, à quel point je déteste le goût de cette horrible mixture.

— Tu as rencontré ton client? s'informa Charles d'un air intéressé.

— Oui, et j'ai été vraiment surprise. En passant, vous m'aviez bien caché que c'était son père, qu'il avait poignardé! Eh bien, cet Émile Caron ne correspond pas

au portrait que je me faisais d'un meurtrier qui tue son père de sang-froid. C'est un bel homme blond au début de la trentaine, bien vêtu, qui a un regard doux et triste. Je me demande ce que va nous révéler ce procès.

— Crois-tu qu'il est prêt à collaborer avec toi?

— Je n'en sais trop rien. Il m'a paru résigné et la perspective d'un long séjour en prison ne semble pas le traumatiser.

— Il n'est pas inquiet pour le moment, car il se trouve toujours sous l'effet de l'adrénaline, mais mon expérience me dit qu'il changera d'idée au fur et à mesure que vous avancerez vers le procès.

— Je n'ai pas eu le loisir de me faire une véritable opinion de lui, car il a eu un malaise quelques minutes après mon arrivée. Selon l'ambulancier, il était affaibli et déshydraté. Il a été transporté à l'hôpital.

Charles réfléchissait en écoutant sa fille.

— S'il était dans cet état lamentable, tu vas devoir vérifier son emploi du temps des derniers jours. Il est étonnant qu'un homme de son âge se sente mal à ce point après quelques heures seulement sans boire ni manger.

— C'est ce que je pense également et je me demande par où commencer pour le défendre adéquatement.

— Tu pourrais revoir le procès-verbal de la comparution de son père et analyser les faits qui lui ont valu deux années de prison. Je me souviens des rumeurs qui ont couru dans notre milieu quand on a arrêté Ovide Caron il y a trois ans. Il avait été fait mention que l'affaire nous révélerait bien des horreurs.

— Et vous n'avez rien su?

— Caron a plaidé coupable aux chefs d'accusation pour lesquels il avait été écroué, soit la maltraitance et le viol de deux de ses filles, si mes souvenirs sont exacts. Il voulait sûrement éviter un procès. Il a été condamné à deux ans moins un jour.

L'avocat se tut un instant et sembla chercher dans sa mémoire.

— Je me rappelle que le curé de Saint-Marc-l'Évangéliste, le village où habitait la famille Caron, avait joué un rôle important dans son arrestation. Tu pourrais commencer par lui. Il s'appelle Valcourt, Gabriel Valcourt.

— Bonne idée, Charles. Je vais rencontrer ce prêtre, qui connaît sûrement très bien chacun de ses paroissiens.

Elle se leva et entraîna son père vers la porte d'entrée.

— Si nous allions nous sustenter, maintenant, mon beau papou d'amour! J'ai très faim et j'ai hâte de goûter ta divine cuisine.

Charles prit sa fille par la taille en se réjouissant de la complicité qui les unissait et du merveilleux bonheur que leur offrirait leur étroite collaboration professionnelle. En entrant, ils furent accueillis par le délicieux fumet d'un tajine d'agneau aux zestes d'agrumes.